Document generated on 06/06/2025 10:59 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Guichet 10

Dany Tremblay

Number 126, 2010

Dignité / intégrité

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61749ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Tremblay, D. (2010). Guichet 10. *Moebius*, (126), 75–80.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Dany Tremblay

Guichet 10

À Jean-Arthur

À dire vrai, je ne le connaissais pas.

La première fois que je l'ai vu, j'allais renouveler mon permis de conduire. Nous étions en mai, sur semaine, par un après-midi ensoleillé. J'en avais déduit que le bureau des véhicules serait désert. Je ne m'étais pas trompée.

J'ai pris un numéro au distributeur à l'entrée. Le A59. Je m'en souviens. Pas difficile : A pour Arthur, 59 pour l'année de ma naissance. Puis, j'ai marché jusqu'au centre de la salle, avec lenteur, sans regarder personne. Au moment où je me suis assise, on a appelé A48 au guichet 18. Sur l'écran, A48 s'est affiché en rouge et s'est mis à clignoter. A48 s'est levé, je l'ai accompagné du regard. Lorsqu'il a placé les coudes sur le comptoir du guichet 18, ça a cessé de clignoter.

J'avais une revue. Je l'ai posée sur mes genoux, suis demeurée attentive à l'appel des numéros et à leur défilement sur l'écran. A49 est apparu. Après quelque temps, une voix de femme a appelé A49, guichet 15. Dans la salle, personne n'a bougé ; A49 a continué de clignoter.

J'ai tourné la tête vers la gauche et je l'ai vu. Il se tenait derrière le guichet 10. Il portait une chemise blanche, sans cravate. Le bouton du haut était défait. Il répondait à une dame âgée, guère plus haute que le comptoir. Nos regards se sont croisés. Le mien a glissé sur lui, est allé se perdre dans le fond de la salle. Le sien est demeuré sur moi, il me détaillait, je n'avais pas besoin de regarder pour savoir.

Il était de grandeur moyenne, de grosseur moyenne, les cheveux clairs, le front dégarni, la quarantaine avancée.

Peut-être avait-il franchi les cinquante ans. J'avais à peine posé les yeux sur lui, j'étais pourtant capable de le décrire. Ses yeux surtout m'avaient frappée. D'un bleu intense. Couleur océane. Impossible de ne pas les remarquer. Même à cette distance. Malgré ses verres.

Lorsque nos regards se sont rencontrés, j'ai détourné la tête en vitesse, avec manque de naturel. J'ai attendu avant de jeter à nouveau un œil dans sa direction. Lorsque je me suis décidée, lui aussi me regardait.

A50, A51, A52 ont défilé sur l'écran, chacun à leur tour ont clignoté. Le préposé aux yeux bleus et moi jouions à cache-cache. Son regard est devenu insistant à plusieurs reprises. Je n'ai pas osé le soutenir une seule fois.

A57 est apparu. Mon tour s'en venait. J'espérais ne pas être appelée au guichet 10.

À 58, j'ai cessé de regarder dans sa direction. A59 s'est affiché sur l'écran. J'ai vu guichet 18 et me suis sentie soulagée. Je me suis levée, plutôt raide, appliquée à rentrer le ventre, yeux au sol. Trois minutes plus tard, mon permis était renouvelé. J'ai rangé mes papiers dans mon porte-cartes, tourné le dos au guichet 18 et me suis retrouvée en face de lui. Je crois qu'il souriait. J'ai baissé les yeux trop vite pour en être sûre. J'ai marché vers la sortie. Au moment de pousser la porte, je lui ai lancé un dernier regard. Cette fois, aucun doute, il m'a souri. Dehors, j'ai regagné ma voiture. Quelques coins de rue plus loin, je l'avais oublié.

Ma deuxième rencontre avec lui s'est produite à la mi-septembre, encore par une belle journée. J'accompagnais mon père. On exigeait qu'il repasse son permis de conduire. Papa avait été le pilier de la famille. Ça avait basculé en une nuit. Infarctus, eau sur les poumons, complications de toutes sortes. Sa survie dépendait maintenant d'une machine à oxygène, d'un pace maker, de timbres de nitro, d'une batterie de pilules roses, blanches et bleues, des soins de ma mère. En peu de temps, papa avait vécu une série de deuils.

Lui et moi étions dans la cour, à attendre. On nous avait dit que quelqu'un viendrait nous y rejoindre. Je l'ai aperçu qui sortait de la bâtisse. J'ai reconnu le gars du guichet 10. Il s'est présenté à mon père, lui a tendu la

main, m'a saluée d'un signe de tête. Je suis incapable de dire s'il m'a reconnue. Il a expliqué à papa comment ça se passerait. Ils allaient partir ensemble, circuler dans les rues du quartier, puis rouler un bout sur l'autoroute. Il parlait d'une petite demi-heure. Il était poli, avenant. Sa voix était agréable. Je me suis éloignée d'eux. Je ne voulais pas gêner mon père. Je les ai regardés partir : papa au volant, amaigri, lui sur le siège du passager, à noter quelque chose sur son formulaire.

Lorsqu'ils sont revenus, mon père, d'ordinaire peu bavard, en avait long à dire. Je ne l'avais jamais vu ainsi. Ils étaient sortis de la voiture, s'en étaient éloignés. Je me tenais à une quarantaine de pieds d'eux. Mon père faisait de grands gestes. Je me suis demandé ce qu'il racontait. L'homme du guichet 10 écoutait, la tête inclinée, l'air toujours paisible. Papa a fini par se taire, est demeuré immobile. L'homme du guichet 10 a disparu dans l'immeuble. J'ai rejoint mon père. J'ai glissé mon bras sous le sien et nous sommes entrés à notre tour.

Dans la salle d'attente, nous nous sommes assis, épaule contre épaule. Papa était silencieux. Je l'ai regardé. Je sentais sa peur. Lui retirer son permis serait lui donner l'assaut final. Mon père s'était fait tout seul. Acquérir sa première voiture avait été synonyme de réussite. À dix ans, il s'était déniché un emploi et rapportait de l'argent à la maison. Toute sa vie, il avait aidé les autres. Se sentir utile lui était aussi nécessaire que l'air qu'il respirait. Il avait l'habitude de donner, pas de demander. Papa malade, maman s'était procuré un temporaire. Elle n'envisageait pas de repasser son permis. Ça viendrait, pourtant. C'était inévitable. Tous deux avaient seulement besoin de temps.

J'ai placé ma main sur celle de mon père. J'ai croisé les doigts pour qu'on lui laisse son permis.

L'homme du guichet 10 a quitté son comptoir et s'est avancé vers nous. À ma grande surprise, il s'est adressé à moi. J'ai souri à papa et me suis levée pour le suivre. Il avait regagné sa place derrière le comptoir. Je me suis installée face à lui. Il a placé une feuille entre nous, y a dessiné deux lignes parallèles. Plus bas, il en a tracé deux autres, parallèles elles aussi, mais recourbées. Il a relevé la tête, m'a regardée en silence, s'est repenché sur son dessin.

— Ton père a plus ou moins réussi l'examen, a-t-il fini par dire.

Sa voix était douce. Il a poussé la feuille vers moi et, avec son crayon, a pointé les deux lignes droites.

— Dans les bouts droits, il conduisait trop près de la ligne du milieu.

Il m'a regardée, s'est de nouveau concentré sur les lignes qu'il avait tracées sur la feuille.

— Dans les courbes…

Il a pointé les deux lignes recourbées avec la pointe de son crayon.

— ...il s'est retrouvé dans l'autre voie, celle en sens inverse. Ça s'est produit plusieurs fois.

Avec le crayon, il a entrepris de m'illustrer la trajectoire suivie par la voiture dans les courbes. Je fixais la feuille. Muette. Atterrée. Je me demandais comment j'allais expliquer à papa qu'on lui retirait son permis de conduire. Mon père avait un moral de fer. Il croyait dur qu'il prendrait du mieux. Ça n'arriverait pourtant jamais. L'un de ses poumons était comme de la roche. Pour l'autre : une question de temps. Ce qui restait de son ancienne existence se résumait à sortir boire un café en après-midi. Lorsqu'il faisait beau. Maman le conduisait. Une escapade d'une demi-heure. Sans le permis de papa, au diable tout cela. J'ai regardé dans le vague. L'homme du guichet 10 a senti mon désarroi, j'en suis certaine. Le silence entre nous s'est étiré, puis il a dit :

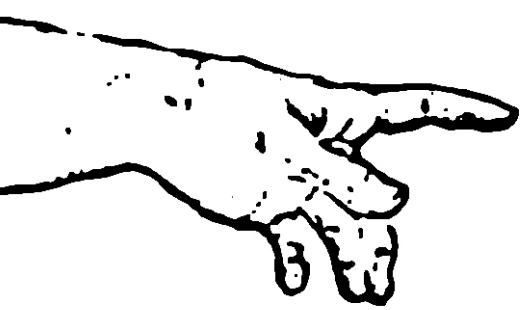
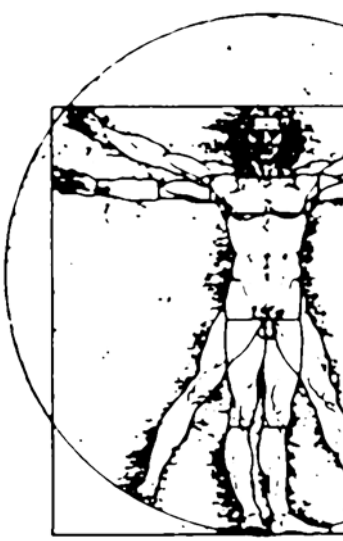
— Je vais renouveler son permis.

J'ai levé la tête, pas sûre d'avoir bien entendu. Je l'ai fixé. Il avait un regard clair. Pas de doute, cet homme avait saisi la détresse de mon père, et la mienne. Je les ai revus dans le stationnement, papa qui gesticulait, lui qui écoutait. Sa décision relevait de quelque chose que papa lui avait confié.

Au moment de quitter, je lui ai jeté un regard. Il souriait. Je lui ai rendu son sourire, je me sentais de connivence avec lui.

Dans la voiture, papa a gardé le silence, il regardait par la fenêtre. Je n'avais pas envie de parler non plus. Je songeais au gars du guichet 10.

La troisième fois, je l'ai vu dans le journal, en janvier, quatre mois après qu'il ait renouvelé le permis de papa. J'ai appris son nom à ce moment-là, aussi qu'il avait dépassé de peu la cinquantaine. Je venais de me servir un café, j'étais dans la cuisine, quelqu'un avait laissé le journal ouvert sur la table. Je me suis approchée. Sa photo était au centre. Je me suis approchée plus près pour être sûre. C'était bien lui. Je me suis assise.

Le surlendemain, je suis allée au salon funéraire. Son cercueil était fermé. On avait placé une photo de lui sur le couvercle. Il était tel que je l'avais vu au bureau des véhicules. Je n'ai parlé à personne. Je suis demeurée à l'écart, contre le cadre de porte, un pied dans l'entrée, l'autre dans le salon où on l'avait exposé. Je me voulais invisible, là pour lui.

Quatre ans plus tard, papa a toujours son permis, mais n'a jamais repris le volant. Chaque après-midi, du moins quand la température est clémente, il sort boire un café. Une sortie d'à peine une demi-heure. Maman le conduit.